



Malaise

mars 2022

Marianne Ajac · Dorothée Coll · Nolwenn Pamart
Catherine Plaisance · Adam Repiro · Patrick Uguen

reticule.fr

Réticule #16 : Malaise

mars 2022

Table des Matières

Le Petit rat

Nolwenn Pamart

Dessous de table

Dorothee Coll

La Dessinatrice

Catherine Plaisance

État de siège

Marianne Ajac

Disparition

Patrick Uguen

CHR

Adam Repiro

Inscrivez-vous à la newsletter sur reticule.fr

[Facebook](#) - [Twitter](#) - [Email](#)

Soutenez-nous sur [Tipeee](#)

© 2022 Réticule. Tous droits réservés.

Le Petit rat

Nolwenn Pamart

Autour des voies, les friches industrielles ressemblent à des jouets brisés qu'un enfant a laissés là. Roubaix est un drôle d'endroit où enterrer ses regrets. Lorsque je croise mon reflet sur la vitre, je préfère y substituer celui de la gamine de douze ans au front immense et cheveux tirés. C'est un souvenir tout ce qu'il y a de plus faux, car cette petite fille-là n'a jamais vu le train. C'était ma mère qui me ramenait à l'internat, parce qu'elle ne voulait pas que s'ajoute à la fatigue des cours celle du voyage.

Je n'étais pas une enfant originale : les pieds en V, j'avais décrété que je deviendrais danseuse. Les adultes ont ri en me laissant parler. À force d'insistance, on m'a conduite à une audition. Il avait fallu se lever aux aurores pour arriver à temps, et je me souviens qu'on avait attendu bien une heure dans la voiture. À la barre, tirée à quatre épingles, sans ma jupette habituelle, je me suis sentie ridicule et nue. Et pourtant, ils m'avaient choisie.

On pense toujours que les danseurs se recouvrent le corps d'autant d'épaisseurs de tissu – guêtres, gilets, salopettes de chauffe – pour garder leurs muscles au

chaud. Moi je crois que c'est plutôt pour se soustraire aux regards. Je suis venue à la danse par besoin d'être remarquée, j'en suis sortie avec la volonté de me faire oublier.

Il avait fallu un grand fracas pour que la nouvelle parvienne jusqu'à moi. Solène, le soleil de la classe, la seule qui s'est extirpée sans mal des contrats précaires et des destins forcés ; Solène, préférée des professeurs, pour qui personne jamais ne s'est inquiété ; Solène s'est donné la mort il y a une semaine, dans sa loge, une veille de première. L'École aurait reçu deux jours avant une lettre expliquant son geste. C'est pourquoi les anciens avaient voulu se réunir, officiellement pour bricoler un hommage à Solène, officieusement pour comprendre. Et pour que la promo soit au complet, il fallait que je sois là aussi. Ils avaient gagné. Ils avaient réveillé au fond de moi une tentation parasite, un désir insoupçonné : l'envie de clore cette histoire. Lui donner une coda en bonne et due forme.

La façade de la gare avec ses petites vitres et son simili clocher tient à la fois de l'église et de l'usine. Un géranium détrempe pleure quelques gouttes sur mon sac à roulettes. Sur le chemin du Colisée, notre point de rendez-vous, je devine un danseur devant moi. Je le devine à sa manière de bouger, à son dos plus droit que les autres. J'accélère le pas, mes talons claquent sur le

bitume de la place — *moins de bruit mesdemoiselles!* et je reconnais Laurent. Bon interprète, mais pas technicien et trop nerveux, il avait été cantonné aux rôles de caractère. C'était mon partenaire lors des cours de répertoire. Je l'appelle, l'impression d'être à contretemps. Devant lui, toujours aussi grand, je me sens soudain grosse et pataude, moi qui suis seulement une femme comme les autres.

— Oh, Carla ! C'est bien toi ? Qu'est-ce que tu es devenue depuis le temps ?

Je n'ai pas envie de lui répondre — tout plutôt que lui avouer que je vis dans le pauvre vrai monde, alors je le lance sur le modeste récit de ses différents contrats.

Les nouveaux visages qui nous rejoignent ont tous besoin d'un moment d'adaptation avant de me reconnaître, alors que l'identification de Laurent n'est qu'une formalité. Le dernier arrivé, c'est Luca, l'ancien partenaire de Solène — des jambes interminables, des arabesques en horizon. Il est aussi pâle que Solor, le guerrier éploré de *La Bayadère*, qui se perd dans l'opium pour retrouver celle qu'il a perdue. Je me souviens de leur maintien idéal, même lorsque les adultes ne les regardaient pas. Je revois Solène, si menue dans les vestiaires. Elle était la dernière à demeurer en justaucorps, son élastique de taille toujours en place, tandis que moi, je me noyais dans mon cache-cœur. Elle faisait la moue : moi, je ne suis pas frileuse ! Et je ne

savais jamais, à l'entendre, si j'avais envie de l'embrasser ou de la gifler.

Nous étions trop occupées pour être méchantes avec elle. Il y avait collège le matin, danse l'après-midi, devoirs le soir, répétitions quand il y avait spectacle, sans oublier les examens — ceux de l'École avant ceux de l'école. Tout cela formait un ensemble hétéroclite et pourtant machinal, dont la seule caractéristique était que c'était trop sérieux pour notre âge. Le bus-navette qui nous ramenait à l'internat, en passant par les « quartiers sensibles », nous apprenait à accepter le monde comme il va. On n'avait même pas à travailler pour s'en arracher, les autres le faisaient pour nous : on restait entre chignons aux interclasses, à reparler de l'enchaînement d'hier, et les gens du coin nous dévisageaient comme bêtes curieuses. On n'avait qu'à être ce que l'école faisait de nous. Le seul prix était que les rues et leurs enseignes criardes, les gamins en casquette et la musique qui se devinait derrière les parois des chambres nous rappelaient, sans cesse, qu'il y avait autre chose — un monde poisseux et triste, où l'on retomberait si on avait le malheur d'échouer.

Nous regardons, silencieux, le Colisée où le dernier gala nous avait tous rassemblés. Ses portes battantes où les parents s'étaient pressés, le sol doré que nous ne foulions jamais, parce que nous, on passait par l'arrière-

boutique. Je ne sais pas ce que je fais parmi eux. Mon corps s'est affaissé, j'ai pris de la poitrine. J'ai beau mettre des bottines à talons, je ne me sens pas aussi grande que lorsque je faisais un relevé sur pointes. Eux ont consenti au sacrifice, moi je n'ai pas eu la force.

Pourtant mes pas me portent, avec les autres, le long de la rue de l'Épeule. Première à gauche, nous gagnons une ancienne usine textile, reconvertie en machine à créer de jeunes danseurs. Luca nous explique son plan : aller en force à la direction et réclamer la lettre de Solène. Elle était des nôtres, on avait le droit de savoir.

Après le refus bien enveloppé de la directrice, Luca nous demande de passer un par un. Chacun doit justifier de son lien avec Solène. Il suffisait de convoquer quelques souvenirs, verser quelques larmes, sincères ou de théâtre. La stratégie était double : avoir les gardiennes à l'usure ou les convaincre par une rhétorique particulière. Il était décidé que j'irais en dernier.

— Ça ne te dérange pas, Carla ?

— Non, vous avez raison. Ce n'est pas comme si nous avions été proches.

En regardant Luca ouvrir la marche, je m'assieds sur un banc. Malgré moi, dans les couloirs qui avaient été neufs de mon temps, je ne peux pas m'empêcher de me souvenir. Au fil des années, la mécanique bien huilée de mon rêve d'enfance s'est grippée. J'ai senti de plus en

plus l'absurdité du combat que je menais au quotidien, contre le temps, contre mon corps, contre des professeurs qui en un coup d'œil m'avaient cataloguée « suivante ».

Il y a eu ce soir d'avril. En pleine nuit, une détonation m'avait tirée du sommeil. Je me suis précipitée à la fenêtre, sans oser allumer. Une silhouette gisait dans le halo des réverbères. Des bruits de course, un râle. Je ne savais pas ce que j'avais entendu, il me semblait que c'était un coup de feu. Je me suis promis de regarder la presse ou d'écouter ce qui se dirait au petit-déjeuner, mais il y avait la variation du spectacle à préparer, le contrôle d'Anglais, les cours de barre au sol. Le lendemain, je n'ai pas cherché à savoir. C'était ça, le résultat de mes sacrifices : quelqu'un de la ville où j'habitais depuis cinq ans était peut-être mort sous mes fenêtres et je m'en foutais.

Aux derniers examens d'aptitude, j'avais changé. Les autres, d'ailleurs, l'avaient senti, s'étaient éloignés. Aux yeux de ma famille, de mes anciens amis que je ne voyais plus que de loin en loin, j'étais la sage petite fille qui sautillait en tutu plateau dans le corps de ballet. Qu'est-ce qu'une danseuse classique dans l'imagerie collective ? C'est une douceur, une innocence. Alors à la veille du gala, le dernier de l'année et de notre scolarité, je me suis promis de partir après un coup d'éclat.

Le défilé de pleureuses qui s'organise au bureau des secrétaires a quelque chose de grotesque. Luca est bien resté une demi-heure, mais il est revenu bredouille. Les larmes qu'il essuie avec affectation semblent tout sauf factices. Les interprètes et les profs de danse prennent le relais. Disciplinés, ils procèdent suivant la hiérarchie inconsciente que le ballet a depuis toujours inscrite dans leur esprit et dans leur corps. Je profite de mon invisibilité pour dérouler l'histoire jusqu'au bout.

Il y a bien une chose qui me manque, de cette époque-là, c'est la fébrilité des coulisses un soir de spectacle. Le gala de fin d'année battait son plein et je me suis retrouvée, isolée derrière le décor. Je me promettais de faire de mon mieux, parce que c'était la dernière et qu'on aimait à penser qu'avec un peu de beau monde dans la salle, c'était un bout de notre carrière qui se jouait. Un instant, j'ai su ressusciter l'ancienne Carla, celle qui se laissait aller à toutes ces berceuses. Je voulais m'élever, une dernière fois, dans ces sphères où les danseurs sont des créatures célestes que rien n'atteint. Et puis le personnage s'est effondré, faute d'un public prêt à y croire. Je me suis réfugiée derrière un pan de décor et je m'y suis recroquevillée avec l'envie de disparaître.

C'est là que mes yeux se sont posés sur lui. Singulière petite chose abandonnée là, un rat mort, au corps sec, sac grisâtre où rien ne vit ni ne fourmille, est

venu s'échouer parmi les paysages de théâtre. Personne n'a jugé bon de l'évacuer, personne ne l'a vu peut-être – sans doute est-ce le lot commun des petits rats que de crever hors lumière. Je l'ai examiné. Et puis saisi d'une impulsion, je l'ai attrapé du bout des doigts pour le ramener au vestiaire. Une sueur froide me court le long du dos. Par chance, les loges sont désertes : les filles sont parties s'échauffer aux abords de la scène. J'ai posé le rat sur ma coiffeuse. On dirait un vieux doudou oublié là depuis vingt ans. Je me vois lui nouer d'un geste tremblant un ruban rose autour de ce qui lui reste de cou. Ça ne sent presque rien, juste un peu le renfermé des vieux coffres de grand-mère. Des éclats de voix m'avertissent qu'il faut faire vite et là, dans un mouvement de rage, je me vois ouvrir un sac et y déposer le corps enrubanné. J'ai tiré la fermeture d'un coup sec et j'ai couru vers la scène, jetant mes guêtres en chemin. Peut-être n'ai-je jamais aussi bien dansé que ce soir-là.

– Carla ?

Je sursaute. Je me crois encore là-bas, derrière le décor.

– C'est à toi.

– Personne n'a réussi ?

Luca est abattu. Je lui lance un regard désolé, et j'ajoute, parfaite d'abnégation :

— Arrêtons maintenant. Si aucun d'entre vous n'a pu l'avoir, je n'ai aucune chance.

Il me prend les mains.

— Il faut essayer, Carla, je t'en prie. J'ai besoin de savoir.

Je me suis demandé ce qu'il ferait de son ignorance, une fois mon échec consumé, et passe la porte.

— Il y en a encore beaucoup ?

La secrétaire qui m'accueille est fine comme une gymnaste et son chignon ébouriffé lui donne l'air d'une ballerine en fin de répétition.

— Rassurez-vous, je suis la dernière.

— Je vous écoute, dit-elle avec résignation.

Cela m'étonne. Je m'attendais à ce qu'elle me claque la porte au nez sans autre forme de procès.

— Vous voulez vraiment connaître mes raisons ?

Je m'assieds, mal à l'aise, et je ne sais pas pourquoi, mais je lui raconte tout. Mon parcours, mon abandon. Ma vie de secrétaire, loin de la danse. Le regard gentiment désolé de Laurent et des autres, qui m'ont invitée comme on me plaçait sur scène : non pas pour me voir, mais pour préserver la symétrie de l'ensemble. Je lui ai tout dit, sauf l'histoire du rat, et pour cause : le sac dans lequel je l'avais fourré, c'était celui de Solène. Elle me dévisage, pensive.

— Je vais vous la donner à vous.

Je manque de m'étrangler. Je ne sais pas par quelle persuasion mon parcours médiocrement chaotique a pu la toucher.

– Pourquoi ?

– Parce que vous en êtes sorties, vous êtes passée à autre chose. Vous comprendrez mieux. Mais vous la lirez ici. Donnez-moi votre portable, je ne veux pas de fuites. Et vous n'en parlerez pas aux autres.

– Cela fait beaucoup de conditions.

Elle me sourit tristement :

– Je protège juste ma place.

Sans rien ajouter, elle se lève et fouille dans un bureau attenant. Lorsqu'elle me tend une liasse de feuillets couverts d'une écriture fine, j'ai le cœur qui bondit.

Au retour de scène, un cri strident avait retenti dans les coulisses. Solène avait ouvert son sac pour y prendre ses chaussons de rechange ; la bête morte l'y attendait. Toutes se sont massées autour d'elle. L'une des filles a cherché avec sang-froid un sachet plastique et s'en est servie pour attraper le rat et le jeter dans une poubelle à l'extérieur des vestiaires. Je revois Solène sécher ses larmes. Je lui avais tendu une lingette démaquillante, sans rien dire. Elle s'est changée, a quitté la loge en tremblant : son solo approchait. J'ai craint un instant qu'elle ne se plante sur scène. Mais c'était Solène, elle se

débrouillait en toutes circonstances. Lorsqu'elle est revenue, le groupe entier s'est précipité vers elle :

— Alors ?

Elle avait simplement répondu, d'une voix blanche :

— Alors, ça a été.

Ce à quoi tout le monde avait rétorqué que bien sûr, on savait tous qu'elle allait s'en sortir. Elle s'était rhabillée la première, elle qui traînait toujours au-delà du raisonnable, et était partie sans un au revoir. J'ai voulu lui écrire un petit mot d'excuse, mais le lendemain, Solène avait repris sa vie lumineuse. Moi, c'était décidé, je ne danserai plus. C'était dans l'ordre des choses.

Ce que j'ai dans les mains aujourd'hui, ce n'est pas une lettre de suicide, c'est ce même cri qui a traversé le temps. Solène y raconte sa vie d'idéale princesse, de femme oiseau et de reine en devenir. Avec ses appréciations positives et son sourire de poupée, elle n'a pas droit de faillir, Solène. Mais chaque soir, après le tombé de rideau, le souvenir du rat mort vient la hanter.

Je croyais attraper mes pointes, et à la place, j'ai resserré la chose morte. Toutes, elles sont venues voir ce qu'il se passait et parmi elles, il y avait la coupable. Et tous leurs airs, tous leurs « désolée », toutes leurs consolations, ça avait l'air vrai. Putain d'actrices, qui savaient sourire ou craindre sur commande. Ce qui

me déchire, c'est qu'il n'y en a pas une qui soit venue me dire en face combien elle me haïssait. Ça a été six ans de silence, de sourires, de copinage, pour déposer cette horreur, le dernier soir, et s'en aller sans rien dire. J'en suis venue à me demander si elles ne m'avaient pas toutes fait le coup ensemble. J'ai jamais su qui c'était. Et ça a entamé quelque chose, une confiance que j'avais toujours eue, qui m'avait permis de danser sans poids. Le petit rat au ruban rose, c'était moi, pas ce cadavre pourri qu'on avait jeté dans mon sac pour me foutre la trouille. C'était moi, et ça ne pouvait plus être moi, puisque maintenant il y en avait un autre.

En lisant la lettre, j'essaie d'échapper au regard de la secrétaire. Je crois n'avoir jamais entendu Solène dire une grossièreté.

On joue des rois et des fées tous les jours ou presque, et on se balance des rats morts à la gueule en coulisses. Comme si les deux pouvaient être compatibles.

Ce qui me fume, c'est que j'ai obtenu tout ce dont je pouvais rêver. J'ai eu des rôles, pas de blessure grave, et pourtant tout me ramène à ce soir-là. Il suffit d'un rien, et je me retrouve catapulté dans mon vestiaire, avec mon rat desséché sous la main, et tous

leurs regards pointés sur moi. Je n'ai pas besoin du passé, je pourrais m'envoler, j'ai une carrière – on est si peu à avoir ce luxe.

Je me suis mise à les haïr, tous, absolument tous.

Lucas, avec son regard de chien battu et ses messages insistant pour savoir si je vais bien, comme s'il espérait qu'un jour je lui réponde non.

Marine – sa peur panique de grossir.

Laurent, qui sniffait je ne sais pas quoi dans les toilettes pour tenir.

Stéphane qui buvait en cachette – je le sais, ça lui creusait les yeux.

Lilia, qui a dansé jusqu'à la fracture de fatigue parce qu'elle ne voulait pas être recalée.

Celles qui ont fait des gosses et ont réussi à revenir.

Celles et ceux qui n'ont pas tout sacrifié comme moi, et qui peuvent se retourner derrière eux, pour dire « j'ai vécu ».

Ce que nos rêves ont fait de nous.

Je crois que si jamais on organisait un jour une réunion d'anciens camarades, je ne pourrais pas m'empêcher de leur cracher au visage. Par colère, ou par jalousie. Ils ne comprendraient même pas.

Mon regard accroche alors un paragraphe frêle, comme rajouté à la va-vite après les autres.

Et puis il y a Carla. Elle a fui à temps avant d'être pourrie par l'obsession de soi et la course contre le temps. J'aurais dû lui écrire. J'espère qu'elle est heureuse. Elle a fait ce que je n'ai jamais eu le courage de faire.

Moi, si jamais j'ai vécu, c'est par oubli.

Je pense à tout ce qui aurait pu se passer si elle m'avait recontactée. Je nous imagine autour d'un café en terrasse, à Paris ; moi lui avouant mon crime, elle me reprochant amèrement son calvaire, puis nos yeux qui se croisent, une chaleur au coin des joues. Une réunion des contraires, et la princesse bafouée entre mes draps. Dans une autre version, elle me hait comme jamais et jure de se venger, sauf que je n'ai plus rien à perdre, et qu'elle ploie sous la pitié, reine des dryades amadouée. Je déroule, comme autant de larmes, toutes les scènes possibles et imaginables, mais je termine toujours par le

sourire apaisé de Solène, libre pour avoir reçu cette réponse qu'elle n'avait jamais réussi à obtenir.

– Mademoiselle, vous allez bien ?

– Oui, je vous remercie. C'est bouleversant.

– Vous comprenez pourquoi j'ai accepté que vous la lisiez ?

Sa sollicitude me bouleverse.

– Je suis passée en dernier, car tout le monde pensait que je n'avais aucune chance.

Elle m'adresse un regard compatissant. Je parcours une dernière fois la missive des yeux. J'ai à la fois envie de la déchirer en morceaux et de la porter à mon cœur. Lorsque je la lui rends, elle me dit :

– Vous me promettez de ne rien leur dire ?

Je hoche la tête en silence, voudrais fuir. Au moment où je passe la porte, elle me hèle, prise d'un remords :

– Vous ne vous rappelez pas, n'est-ce pas ? J'étais avec vous au début. J'ai arrêté en deuxième année, à cause d'une blessure au genou.

Mon regard s'illumine, mais son nom me résiste. J'égrène quelques souvenirs par politesse, et son amitié avec Solène me revient alors, comme un revers supplémentaire. Elle, d'une voix douce-amère, a l'air d'accepter de n'être pour nous qu'un fantôme :

– Je m'appelle Julie, et pas un de vous ne m'a reconnue.

Je lui souris, bredouille une excuse et franchis la porte. Dehors, pas un n'est assis. Ils ont bien remarqué que j'étais restée plus longtemps que les autres.

— Alors ?

Je les toise tous. J'ai beau être la plus coupable de tous, leur fausse pureté me dégoûte. Les mots de Solène gargouillent au creux de ma gorge. Je pourrais leur vomir sa haine, alors même que je suis la seule à blâmer — et la seule qu'elle épargne. Je pourrais aussi trouver un prétexte, leur parler de Julie, sortir enfin de scène plus riche de mon secret.

Mais pour la première fois, j'ai tous leurs regards figés sur moi : Laurent, Luca, tous les autres, sont suspendus à mes lèvres. La douche m'éclaire, je ne suis plus dans l'ombre en périphérie, à enchaîner les dégagés. C'est l'heure du solo — Raymonda qui triomphe, la bayadère trompée, Giselle dans son dernier instant d'insouciance. Sauf que moi, je joue Gamzatti, celle qui vole, celle qui menace, celle qui cache un serpent au milieu des pistils. Je redresse le buste, je place ma voix, et je m'entends leur dire :

— Solène est morte à cause de nous.

Luca répond d'un cri :

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Tu as lu la lettre ?

Je dresse le buste et je le toise :

— Elle vous haïssait tous, à cause de l'épisode du petit rat. À cause de tout, les sacrifices, la fatigue, la

jalousie... Tous, sauf moi...

– Parce que tu es partie ?

– Oui... Et c'est un peu ironique, quand même, sachant que...

Tombé, pas de bourrée, glissade, grand jeté.

– Le petit rat, c'était moi.

Ils se récrient, plusieurs filles dont je mélange les visages me traitent de tous les noms. D'un coup, me pèsent sur moi tous mes rêves mal ravalés, le regret que j'aie rongé dans l'ombre, minuscule, invisible du commun des mortels. Parmi les cris, le regard de Laurent, indéchiffrable : une lueur d'intérêt rallumé sous la blessure. Je réussis à leur imposer silence, d'un geste.

– Elle en a fait des cauchemars toute sa vie. J'avoue que j'espérais que vous vous souveniez de moi, mais juste... pas comme ça.

Leurs voix s'entremêlent. C'est trop idiot, c'est si vieux ! On ne sacrifie pas une carrière pour une mauvaise blague, je fais mon intéressante. Ce qu'ils m'agacent – c'est *mon* moment de gloire, et ils sont déjà à s'affairer pour m'en arracher une part. Laurent fend le groupe :

– C'est vrai, tes conneries ? murmure-t-il.

Je lève le menton vers lui :

– Je crois bien.

– On dirait que tu en es fière.

– Les héros de ballet, c'est comme les histoires d'amour. En général, ça finit mal.

Et à le voir sombrer, d'un coup, dans le monde qui est le mien, je jubile, parce que j'ai réussi à rouvrir d'un coup de pied la porte qui s'était depuis longtemps refermée entre eux et moi.

FIN

Vous voulez rémunérer notre démarche et, à terme, les auteurs que nous publions ? [Contribuez à Réticule sur Tipeee](#)

Nolwenn Pamart

Aime la littérature comme elle aime son thé : en vrac, aux arômes fumés, et avec une petite pointe d'amertume. Elle touche à plusieurs genres, de l'historique au réaliste, en passant par le fantastique. Chaque texte est l'occasion pour elle de découvrir l'univers, les repères et, surtout, le langage d'un personnage.

<https://nolwennpamart.wordpress.com/>

Dessous de table

Dorothée Coll

Te voilà piégée dans la situation la plus inconvenante qui soit... Cet entretien d'embauche, tu en as longtemps rêvé. Enfin ! C'est le jour J ! Mais tu ne l'avais pas imaginé ainsi.

Hier, tu as choisi tes habits : un joli pantalon gris près du corps, un chemisier crème, délicat, et une veste de tailleur, noire, cintrée. Tu as tout essayé le soir, comme on répète, encore, une dernière fois, avant d'entrer en scène. Puis tu t'es déshabillée, un peu vite comme toujours tu le fais, et tu t'es couchée, nue comme à l'accoutumée.

Ce matin, tu t'es levée tôt pour prendre le temps de te préparer. Tu as passé une demi-heure à te doucher, te détendre, te parfumer. Tu as déjeuné en culotte pour ne pas risquer de te tacher de café ou de confiture. Tu t'es maquillée, coiffée. Enfin, tu t'es habillée, presque à la dernière minute pour ne rien froisser. Tu as chaussé tes escarpins, des Louboutin pour faire bonne impression, et tu es partie à ton entretien.

Tu as fait attention à tout pour te montrer sous ton meilleur jour.

Assise sur ta chaise, en face du directeur, à bonne distance du bureau transparent, tu sens quelque chose qui te gêne le long de ton tibia. Des doutes, des questions, cherchent à se frayer un passage jusqu'à ton esprit mais tu les repousses sans cesse pour rester concentrée sur le discours du directeur :

– Ici, c'est une enseigne de qualité, l'écoute du client est la priorité, il faut savoir faire preuve de calme et de diplomatie en cas de doléance.

– C'est évidemment primordial. J'ai travaillé dans plusieurs boutiques de luxe avant de postuler chez vous. Les clientes y sont exigeantes et précieuses. Rigoureuse par nature, qualité essentielle pour garantir l'image de marque d'un établissement, je ne vous cacherai pas que j'étais initialement assez impulsive mais mon expérience professionnelle m'a appris à développer mon *self-control* et je reste souriante et courtoise en toute situation.

La gêne s'est déplacée, elle est descendue le long de ta jambe puis, comme par enchantement, a disparu. L'entretien se déroule plutôt bien, tu es confiante.

Pourtant quelque chose te chiffonne... Un bref coup d'œil à ta chaussure te permet de comprendre quoi.

Putain ! Tissu de dentelle rouge échappé de son étui de toile grise, ta culotte de la veille, oubliée hier soir au creux du pantalon, vient de choir sur la moquette de ce bureau chic.

Que faire ? Que dire ? Une heure d'entretien à convaincre le directeur de ta résistance au stress et tout basculerait pour un bout de tissu, une négligence... Certainement pas !

Le directeur n'a rien vu. Il faut impérativement que cela perdure. Vite, tu continues la conversation. Tu augmentes un peu le volume de ta voix et soignes tes intonations pour que tes propos le captivent. Tu penches légèrement la tête en une attitude séductrice comme te l'ont enseigné tes cours de programmation neurolinguistique ! Ses yeux sont bien plantés dans les tiens. Tout va bien ! Tout va bien !

Tu lui poses des questions que sciemment tu formules de façon un peu obscure, voire ambiguë, pour lui donner du fil à retordre. Si tout se passe comme prévu, son regard devrait partir en haut et de côté. C'est ce qui se passe lorsque l'on cherche à se souvenir, que l'on réfléchit. C'est là que tu dois saisir l'opportunité !

Regard vers la droite. Tu ne sais plus si c'est signe qu'il se souvient ou qu'il ment mais tu t'en fous. Tu en profites et décales légèrement ton pied afin de cacher l'intruse sous ton escarpin. Impossible en revanche de regarder ce que tu fais, cela risquerait d'attirer son attention sur ce que, précisément, tu t'efforces de dissimuler. Tu essaies de te convaincre que la semelle rouge de ta chaussure sera salvatrice. Si ses yeux

balayaient distraitement tes pieds, la touche de couleur ne devrait pas l'alerter...

Tu as bien conscience que tu ne peux pas, pour l'instant, t'assurer de la réussite de ta manœuvre. Il faut une plus grande diversion. Tu penses alors à cette blague nulle que te faisait ton père pour te piquer ta part de tarte : « Oh ! Regarde, les traces de pas sur le plafond ! »

Évidemment, tu ne peux pas dire ça au directeur mais tu regardes la fenêtre derrière lui de façon un peu insistante, comme s'il se passait quelque chose. Il va suivre, il va suivre, il va suivre. Merde ! Il ne suit pas, il te demande :

– Quelque chose vous intrigue ?

– Oui. Je me demandais quel était ce bâtiment.

Tu le lui désignes du doigt. Il se retourne brièvement. Pas le temps de ramasser ta culotte mais : bref coup d'œil, nouveau placement de pied... ce n'est pas encore ça mais c'est mieux !

Il te répond que c'est le building Mercedes mais tu n'entends pas la réponse et passes rapidement à autre chose. La conversation continue. Tu es tendue, tu le sens et tu sais que ça se voit mais il considérera sans doute que cela témoigne de l'importance que tu accordes à cet entretien.

Tu viens à peine de retrouver ta contenance quand, sans prévenir, le directeur en vient à la description de

son produit : les chaussures de luxe.

Panique à bord ! Il va forcément regarder les tiennes !

Tu sens quelques gouttes de sueur glisser le long de ta colonne vertébrale...

Mais non ! Pas un regard pour ce que tu portes aux pieds ! Ouf !

Il spécifie simplement :

– J'ai vu quand vous êtes entrée que vous portiez des Louboutin, laissez-moi vous montrer ce que nous proposons. Bien connaître le produit, l'avoir expérimenté, être convaincu ainsi de sa qualité, permet de mieux le défendre, vous en conviendrez aisément. Quelle est votre pointure ?

– Je fais du 38.

– Vous aimez les stiletto ?

Putain... ce con ne regarde toujours pas tes pieds, ça veut dire quoi ? Toi, tu aurais d'emblée ausculté la cliente ! Pourquoi ne le fait-il pas ? Il a vu quelque chose ? Il est délicat ? Il te teste ?

– Oui, beaucoup.

Le directeur saisit son téléphone :

– Madeleine, apportez-moi une paire de stiletto noirs, vernis, en taille 38, je vous prie.

Les choses se compliquent, tu le sens. La vague d'appréhension est terrible. *Keep calm* ! Bordel ! *Keep calm* !

La Madeleine en question entre, une boîte en carton, noire avec un liseré or, entre les mains. Elle s'accroupit auprès de toi, à droite, côté catastrophe. Tu l' observes, guettant le rictus amusé, la remarque humiliante.

Très professionnelle, elle ne dit rien, semble ignorer l'incongruité de la situation, ouvre la boîte et déplie le papier de soie pour en sortir la chaussure gauche. Elle passe devant toi, te déchausse de ton escarpin pendant que tu tentes, avec toute la discrétion dont tu es capable, de rapprocher ostensiblement la boîte à moitié vide de ton pied droit pour finir de masquer ta culotte qui dépasse un peu sous ta semelle. Elle passe le premier stiletto à ton pied et profitant du paravent opportun que t'offre son corps, tu t'occupes en même temps de te déchausser seule de ton escarpin droit et de faire glisser la boîte en carton de façon à ce qu'elle recouvre intégralement le bout de tissu maléfique.

Yes ! On ne voit plus rien ! La boîte masque tout. L'escarpin droit redevient libre. Tu as l'impression d'avoir effectué une substitution parfaite comme un soldat qui aurait posé sa Ranger sur une bombe et l'aurait habilement remplacée par un caillou pour maintenir la pression afin que rien n'explose.

Si ! Si ! Tu as vu ça dans les films de guerre !

Tu respires à nouveau. Tu essaies les chaussures. Quelques pas dans le bureau, tête haute et démarche digne d'un mannequin réputé. Le directeur te

complimente, elles te vont à ravir. Tu loues à ton tour la qualité du produit et son surprenant confort. C'est vrai que tu n'aurais jamais pensé qu'il serait agréable de marcher avec ces talons de 12.

Après ta petite parade, tu te déchausses à nouveau, remets tes escarpins.

La secrétaire range à nouveau les stiletto dans leur boîte...

Putain ! La boîte ! Elle va forcément reprendre, enlever, la boîte ! Et là, tu le sais, tout va s'effondrer !

Tu fais un essai désespéré :

— Ces stiletto sont divins, j'aimerais les acheter. Laissez-moi la boîte, je vous les règle en sortant.

Tu te vois déjà prendre la boîte en faisant bien attention à saisir ce qui se cache dessous en même temps... et voilà ! Le tour sera joué.

Quelle idéaliste tu fais ! La secrétaire ne l'entend pas ainsi.

Elle saisit la boîte, la soulève et te dit en te regardant bien dans les yeux : « Je vais plutôt vous les emballer joliment. » Et là, tu la vois, la petite lueur maligne qui te nargue. Elle se relève et se dirige vers la porte. Ta culotte trône seule, orpheline abandonnée, en évidence sur la moquette du bureau chic !

Alors, dans un accès de rage contenue, tu la ramasses, te retournes et, au moment où la Madeleine

pose sa main sur la poignée, la brandit pour la lui montrer et l'interpelle :

— Excusez-moi, Madeleine, mais vous avez laissé tomber ça !

Alors qu'elle t'incendie muettement pour cette incroyable insolence, le directeur part d'un grand rire et te regarde avec tendresse :

— Bravo, Madame Devergne ! J'admire votre culot ! Pardon, le terme me paraissait à propos. Je me demandais comment vous alliez vous en tirer et je dois reconnaître que vous m'avez beaucoup distrait. À présent, si vous le voulez bien, rangez donc cette délicieuse dentelle, et terminons là l'entretien. Je vous attends lundi à 9 h pour signature de votre contrat... Et veillez à sermonner vos dessous pour qu'ils ne s'évadent plus.

Dorothée Coll

FIN

Vous voulez rémunérer notre démarche et, à terme, les auteurs que nous publions ? [Contribuez à Réticule sur Tipeee](#)

Dorothée Coll

Vit en Corse où elle s'est installée en 2007. Formatrice en Français et Éducation socio-culturelle, elle passe son temps libre à

écrire et se balader. Auteure de nouvelles et de poèmes, elle contribue à différentes revues : Le Cafard Hérétique, Rue Saint Ambroise, Harfang, La Piscine, Traction Brabant... Elle a publié deux recueils de poésie : *Imprécis de cuisine*, éditions Jacques Flament, mars 2021 *Oscillations*, éditions Lunatique, mars 2022

<https://www.editions-lunatique.com/oscillations>

La Dessinatrice

Catherine Plaisance

J'ai dix-huit ans, je suis au Cégep et en appartement depuis un an. Je vis grâce aux prêts et bourses du gouvernement, ce n'est pas éternel cette affaire-là et ce n'est pas non plus si généreux que ça. En plus, les prêts, ben c'est des prêts, donc il va ben falloir que je les rembourse un jour. Mais là, je ne pense pas à ça. Je dépense sans compter (*I wish!*) mes maigres dollars. Faque, j'ai besoin de travailler. Câlisse, j'haïs ça travailler. Dire qu'on est venu sur terre pour passer la majorité de notre temps à travailler pour subvenir à nos besoins primaires. C'est quoi le but au juste? Sérieux, je me le demande tous les jours pis je ne suis pas près d'arrêter de me poser cette question. Une chance qu'il y a un peu de fun au travers, sinon ce serait vraiment un piège à cons.

Je vois une petite annonce intrigante sur le babillard du département des arts du Cégep : Recherche dessinateur-trice pour réaliser des prototypes de jeux de société. Temps partiel, huit dollars de l'heure. Huit dollars, c'est plus que le salaire minimum qui n'en finit plus d'être minable. Je décide de contacter le Monsieur-jeux en question. Il me reçoit dans sa cuisine (!), il ne

prend pas le temps d'éteindre la télé et son lave-vaisselle fait un bruit d'enfer. Il m'installe à la table à manger pour me faire illustrer quelques situations, comme une entrevue dessinée. L'homme est sympathique, mais la mise en scène de l'entrevue laisse présager que son entreprise de jeux de société n'est pas très établie.

Même si j'étudie dans le département des arts, je dessine comme un pied. Sérieux, je n'ai jamais appris à dessiner. À l'école secondaire, en arts plastiques, on avait fait un peu de peinture, mais je ne me souviens pas qu'on ait appris des techniques de représentation réaliste d'objets et de corps humains. On avait fait un projet dans lequel il fallait étendre, sur un papier, plein de couleurs aux crayons de cire, en méthode *free style* et, ensuite, le recouvrir d'encre de Chine noire. Après le séchage, on grattait avec une pointe sèche et ça révélait les couleurs. Ça m'avait fascinée, c'était tellement beau toutes ces couleurs qui apparaissaient encore plus vives, en contraste avec la matité du noir. C'est bien mignon tout ça, mais ça ne m'a pas appris à dessiner. Et là, je suis comme en train de postuler pour un travail d'illustratrice de jeux de société dans la cuisine du petit condo semi-chic, semi-cheap, d'un bonhomme un peu louche. Parle, dessine, jase, jase, il décide que je suis engagée. Je suis sûre que je suis la seule personne qui a

osé appeler et se rendre jusqu'à l'entrevue, de toute façon.

Donc, me voilà devenue dessinatrice à temps partiel! Je me rends chez lui deux fois par semaine pour illustrer des dizaines de cartes à jouer. Il m'explique le concept du jeu, *it makes sense*, ça semble être un jeu plausible. Je me dis ça parce que je cherche quand même un peu la véracité dans ses propos. On dirait que je ne suis pas certaine qu'il a une entreprise de jeux pour vrai. Je n'ai jamais eu d'idée préconçue de ce à quoi devrait ressembler une compagnie de jeux de société parce que je n'y ai juste jamais pensé. Quand est-ce qu'on pense à ça dans la vie? Ben jamais!

Mais là, j'y pense, et il me semble que j'imaginerais des bureaux fenestrés avec de grandes tables, plein de papiers partout, des cahiers de croquis pour les idées, des tableaux et des craies pour dessiner les propositions et des planches de jeux sur les tables. Ce genre d'affaires là. Il me montre d'autres jeux qu'il a inventés. J'en comprends qu'il trouve les idées, crée des prototypes et les propose à des compagnies qui elles, les réalisent. Il ne s'étend pas trop dans les détails, mais il a l'air de savoir ce qu'il fait, même s'il est louche. Ça se peut, tout est possible, ce n'est pas comme si c'était un domaine que je connais, alors je décide d'avoir confiance.

Aussi, il m'explique qu'il rachète des lots de vêtements et de gogosses à des magasins en faillite ou encore à des manufacturiers qui ne peuvent pas écouler leur stock. Il rachète ça pas cher et le revend à je ne sais trop qui. Il a plein de boîtes de bidules dans les armoires de son condo. Bref, Monsieur est multitâches. Il arrive aussi que Monsieur-louche réfère des femmes à des agences de mannequinat. Pas les grandes agences, non, c'est plutôt pour des petits contrats, pour du moyen et du bas de gamme, genre le catalogue du Latulippe du coin. Il me montre son album qui contient des photos de plusieurs filles qui ont posé pour lui. C'est drôle, il n'y a aucun gars. Pourtant, ils en vendent du linge d'homme chez Latulippe, que je me dis. Il me demande si ça me tente de poser pour lui. On ne sait jamais, qu'il dit, il a des opportunités, parfois, de présenter ce *book* à des clients. Il dit que je vais être payée, que ça entre sur mes heures de job, que c'est de l'extra pour moi. Je finis par dire oui, même si ça ne me tente pas plus que ça. Je ne sais pas pourquoi, il est arrivé à me mettre suffisamment en confiance pour que j'accepte.

Il me demande d'apporter mes propres vêtements et dit que nous travaillerons les poses et les mises en scène ensemble, la prochaine fois qu'on se verra. Les photos que j'ai vues dans ses albums sont tellement *cheaps*. Ce sont des photos 4" x 6" mal cadrées, mal éclairées, vraiment peu intéressantes. J'espère qu'on va

arriver à faire mieux. On pose dans son appart en papier plâtre avec des moulures en poudre de bois compressée de chez Home Dépôt. On pose dans le hall d'entrée de son immeuble de 70 appartements. Il y a un arrangement de plantes artificielles dans le hall, alors ça fera un beau décor, qu'il dit. Il installe un ventilateur sur le côté pour que mes cheveux bougent dans le vent. Mais tout est tellement amateur que c'est dur de croire que ce sera intéressant.

Les photos sont développées et il est enchanté! Décidément, nous n'avons pas le même œil. Je me trouve ben correct, je ne me dénigre pas comme font souvent les filles, à se trouver laides. C'est seulement que ses photos n'ont aucun intérêt. Mal éclairées, rien n'est mis en valeur, ni la pseudo mannequin, ni les vêtements, ni rien. Anyway, je ne serai qu'une autre fille ajoutée à sa collection de photos laides.

Vraiment, pourquoi j'ai accepté ça?

Monsieur-louche fait aussi de l'art, de la photo artistique. Je le vois venir à cent milles à l'heure. Il me montre des photos qu'il a réalisées avec son logiciel de traitement d'image. Il a photographié des filles et des femmes nues et il accole aux corps des éléments de paysage en rendant transparente l'une des images, pour apercevoir l'autre en dessous. Un sein qui pointe au travers d'une chaîne de montagnes enneigées, un pubis poilu camouflé dans le motif de l'écorce d'un arbre, une

paire de fesses qui suit la forme d'un rocher. Je trouve ça hyper quétaine.

Moi, j'aime le subversif, l'inusité et l'underground. Ça, c'est des photos qui pourraient être imprimées en série sur de la toile et montées à la chaîne sur des faux cadres pour être vendues dans les IKEA ou pire, dans les Zellers du pays. Mais lui, il est tellement content de ses photos que c'est presque touchant. C'est le fun d'être fier de ce que l'on fait, même si c'est du réchauffé. Et j'avoue aussi que c'est techniquement bien réalisé, pour un amateur.

Ça fait plusieurs fois qu'il fait référence à ses photos et qu'il me les montre. Ça le travaille. L'artiste en lui veut progresser dans sa série, en faire davantage et multiplier ses options en ayant plus de photos de corps nus avec lesquels travailler. Bien sûr, je suis la candidate toute désignée. Je suis une fille, j'ai un corps et je suis à disposition. Est-ce que toute son histoire de jeux de société et de photos de mauvais mannequinat était seulement un *build-up* pour me mettre en confiance et en arriver là? Propose-moi donc de coucher avec toi tant qu'à être parti. Hé ben, fouille-moi pourquoi, mais sa stratégie fonctionne, car j'accepte, un peu à reculons, de poser pour lui.

J'ai la foi qu'il ne m'arrivera rien. Dans le meilleur des cas, mon corps anonyme (car il promet qu'on ne verra pas mon visage) fera partie d'une photo «artistique» et

dans le pire des cas, il sera utilisé comme un des éléments figurants parmi son imaginaire masturbatoire. On fixe un rendez-vous pour jeudi. Ça me stresse, je ne sais pas pourquoi j'ai dit oui, je me trouve vraiment conne de me mettre dans ce genre de situation. Il me semble que y'a juste moi qui me mets dans ce type de situation. On me convainc toujours et je ne sais pas dire non. Maudits gars pervers pareils, eux pis leur estie de bite, que je me dis.

C'est jeudi, je me rends à notre rendez-vous de quatorze heures. Sur le chemin, je croise une voiture de police stationnée relax, les fenêtres baissées. J'ai comme tout à coup un regain de prudence et je m'adresse aux deux policiers. Je leur dis que je m'en vais chez un Monsieur pour qui je travaille, pis qu'il est louche, mais qu'il a toujours été ben correct avec moi. Mais j'ajoute que j'ai toujours une petite crainte quand je vais chez lui. Je leur dis qu'il est «photographe» entre gros guillemets aériens, que je m'en vais poser nue pour lui pis, que je ne sais pas trop pourquoi j'ai dit oui.

On dirait que si les policiers me disaient drette là de ne pas y aller, je n'irais pas. J'attends qu'on me dise quoi faire on dirait. Je donne l'adresse du Monsieur. Au cas où ma disparition serait rapportée, ils sauraient où retrouver mon corps. Les policiers disent qu'ils n'ont pas de raison d'intervenir, je suis majeure et j'ai accepté

cette activité contre rétribution. Ils notent quand même l'adresse au cas où.

La seule place où s'installer pour la séance photo c'est dans sa chambre, sur son lit. Câlisse, vraiment? Il a installé deux spots d'éclairage cette fois-là, ça me met un peu plus en confiance, c'est semi-pro. Je me déshabille. Je me sens vraiment pognée. Je fais des poses qui se veulent relaxes, mais je ne suis pas très à l'aise. Il me semble que mon *body language* doit dire que je suis ben crispée. Je pose sur le dos, sur le ventre et assise. Ça ne dure pas super longtemps et tout est respectueux et professionnel, dans la mesure où poser nue sur le lit de ce Monsieur avec deux spots brûlants dans la face, dans un condo cheap, puisse être professionnel.

Ensuite, Monsieur-louche me dit qu'il aimerait ça essayer aussi de travailler avec des corps d'homme et qu'il commencerait bien par lui-même, pour se pratiquer avec son logiciel. Il me dit que je suis une artiste, que je dois avoir l'œil pour le cadrage. J'aime faire de la photo, mais je ne me souviens pas lui en avoir déjà parlé. Je ne vais pas lui dévoiler mon intérêt pour la photographie non plus. J'ai juste envie que ça se termine. Je me sens coincée, on dirait que c'est dégueux ce que je suis en train de vivre là. Je me dis aussi qu'il faut bien que j'ouvre mes horizons, que je ne sois pas

trop *stuck-up* et puis la nudité, ça me gêne pas tant que ça en fait.

OK, d'accord.

Il se déshabille. Il est court sur pattes et il a un gros ventre en ballon. Pas un ballon de soccer, mais un ballon d'entraînement, style les gros ballons bleus qu'on utilise dans les cours d'éducation physique. My God ! C'est certain que c'est le dernier des corps nus que je pensais voir un jour. Mais je suis ben ouverte d'esprit, ouverte aux nouvelles expériences, je ne juge pas, bla bla bla, que je me dis.

Je n'ai pas encore vu tant de sexes d'homme dans ma vie. Trois ou quatre sûrement, mais pas plus. Celui-là est différent des autres. Ses testicules sont plus longs que son pénis. Je ne savais pas que c'était possible. Ce n'est pas ce type de sexe que l'on voit dans les livres de biologie, ni celui que j'ai rencontré jusqu'à présent. Ses organes génitaux sont comme ceux d'un nouveau-né : ses testicules sont très gros et son pénis est tout petit. De toute façon, je ne regarde que du coin de l'œil. Je cadre le mieux possible son gros corps dans l'objectif, clic, clic, clic, clic. Fini.

Seigneur, Dieu ou autres entités paranormales, faites en sorte qu'en vieillissant j'apprenne à dire non. Je veux refuser toute proposition qui fait se soulever en moi la plus minime inquiétude, la plus petite pointe d'inconfort ou de dégoût. En espérant que ça arrive dès demain. Le

contrat de dessin étant fini, je n'aurai plus à remettre les pieds chez lui. Je rentre chez moi et je ne réponds plus au téléphone. Jamais.

FIN

Vous voulez rémunérer notre démarche et, à terme, les auteurs que nous publions ? [Contribuez à Réticule sur Tipeee](#)

Catherine Plaisance

Artiste en arts visuels et enseignante en arts au Cégep du Vieux-Montréal (Québec, Canada). Elle présente, depuis 2001, des expositions de photographies, de dessin et de collages, au Canada et à l'international. Son rapport à la lecture remonte à toute jeune alors que dans son petit village natal de Chaudière-Appalaches, la seule activité possible le vendredi soir était d'aller à la bibliothèque municipale avec ses sœurs pour bouquiner et apporter à la maison un sac de livres, de BD et de magazines, tout juste avant d'arrêter au dépanneur pour acheter des bonbons casse-gueule, colliers en sucre, framboises à 1¢ et gommes Bazooka. S'en suivait des soirées de délectation le nez plongé dans les livres. Depuis, elle lit beaucoup et a toujours trois livres ouverts en même temps sur sa table de nuit. Elle aborde la littérature avec intuition, recherchant souvent du côté de premiers ouvrages de jeunes auteurs pour découvrir de nouvelles voix. Du côté de l'écriture, elle a rédigé un premier manuscrit en 2022, duquel la nouvelle La dessinatrice, publiée dans Réticule #16 est tirée.

<https://www.catherineplaisance.com>

État de siège

Marianne Ajac

Je me tortille dans mon siège.

Rien n'est fait pour que l'on se sente à l'aise lors des voyages en train. Le bruit de la machine, l'air conditionné rance, le bruit incessant des portes entre les wagons... Et puis il y a la proximité avec les autres, celle que même mon casque, pourtant bien vissé sur mes oreilles, n'arrive pas à me faire oublier. Les enfants qui crient, les indiscrets qui téléphonent, les invasifs qui s'étalent et puis ceux d'un autre genre.

Cela fait maintenant une heure que nous roulons à vive allure et autant de temps qu'il me fixe. Je le vois qui me dévore dans le reflet de la vitre et je n'ose pas tourner la tête pour ne pas que nos regards se croisent.

Les jambes comme rabattues sous ma place par peur d'effleurer ses genoux, je garde les yeux résolument posés dans le paysage.

Je l'ai vu détailler ma gorge, mes seins et mon visage. J'ai vu sa posture se transformer, son visage se figer dans une expression de prédation qu'il ne quitte pas. Mon coude ripe sur la grille de la clim, ma tête vibre contre le métal du train.

À ma gauche, un autre homme.

Indifférent à la chasse en cours, il fait défiler des fichiers sur son ordinateur. Son coude a lui est posé sur l'accoudoir que nous partageons mais qu'il a conquis. Mon territoire se résume à ma place et à mon bout de vitre. Il n'est pas question de poser quoi que ce soit sur la table qui me sépare de mon traqueur, il pourrait en profiter pour gagner du terrain. Non, le mieux c'est encore d'être immobile, de faire la morte.

Je voudrais pouvoir rentrer complètement dans mon siège pour échapper à son regard.

Et puis j'ai envie d'aller aux toilettes.

La perspective de devoir me lever, de devoir parler pour enjamber mon voisin puis de me mouvoir, à sa merci, me convainc de rester assise.

J'ai pourtant très envie d'aller aux toilettes.

Je serre les cuisses pour contenir ma vessie et me reconcentre sur le paysage.

– Vous voulez que je baisse le store ?

Je tourne lentement la tête vers mon interlocuteur, celui d'en face.

– Pardon ? je demande en enlevant mon casque.

– Je me demandais si vous vouliez que je baisse le store. Vous avez le soleil dans le visage, ça doit être gênant.

Il pourrait paraître poli si ses yeux n'étaient pas accrochés à mes seins.

– Non, je vous remercie.

Je m'apprête à me couper de nouveau de lui en remettant mon casque quand il enchaine :

— Vous allez à Toulouse ? — Non.

J'ai menti avant de me rendre compte que c'est inutile : il me verra descendre de toute façon.

— Ah, je croyais. Vous avez la peau mate des filles du sud. Je peux te dire « tu » ? Parce que t'es tellement jeune, je vais pas te donner du « vous » ça te vieillirait, c'est dommage.

« Non » je pense mais je ne réponds pas. Il continue :

— T'es toute seule ? Tu vas rejoindre quelqu'un ? Une fille comme toi ça a forcément un amoureux, non ?

L'homme à l'ordinateur ne bouge pas, il ne lève même pas la tête de ses chiffres. Je me racle la gorge, en vain. Il reste de marbre quand l'autre reprend :

— T'es pas trop bavarde, en fait. T'es du genre timide. Ça se voit, enfin, moi je l'ai vu tout de suite. J'ai l'œil pour ce genre de truc. Je les connais bien, les femmes. On voit tout de suite si vous êtes du genre timide ou un peu allumeuse quoi.

Ma vessie pulse douloureusement et mon corps est plus raide que le dossier derrière moi.

— Excusez-moi, je lâche brutalement à mon voisin de gauche. Je dois sortir.

Il sursaute, me jette un regard courroucé et s'écarte pour me laisser passer. À ma grande horreur, un léger sifflement accompagne mon départ ainsi qu'un :

– Ah ben gaulée comme ça, c'est sûr que tu fais au moins du sport.

Je titube jusqu'aux toilettes, ballotée par le train et malmenée par ma vessie.

Je m'enferme dans la cabine, presque tentée de croire qu'il a pu me suivre. L'odeur me monte à la gorge mais je parviens tout de même à uriner. Le soulagement n'est que de courte durée et une fois rhabillée je réalise que je dois revenir à ma place. Le train étant presque complet, je n'ai aucune chance de pouvoir m'esquiver discrètement et, de toute façon, ma valise est posée au-dessus de moi.

« Merde »

Je retourne à mon siège en essayant de me faire la plus petite possible et de limiter au strict nécessaire mes mouvements.

Mon casque bien en évidence, je me réinstalle en essayant d'esquiver tout à la fois mon voisin direct, toujours étalé sur l'accoudoir, et les jambes de celui en face de moi.

Mon corps se tord, s'ajuste et se recroqueville de manière à s'aplatir contre la vitre. Mon assaillant semble s'être plongé dans son portable et n'en lève pas la tête tandis que je m'installe contre la paroi vibrante.

Je voudrais fermer les yeux mais j'ai peur qu'il tente de me toucher pendant que je dors.

L'autre soupire et se réinstalle lui aussi, probablement dérangé par mon aller-retour. Je vois l'accoudoir disparaître définitivement sous lui et ses jambes s'écarter tandis qu'il referme son ordinateur, réduisant ainsi mon espace de voyage à celui que j'occupais déjà, ratatinée dans mon coin.

C'est un état de siège.

Chacun semble attendre la prochaine occasion de grappiller de la place, de pénétrer mon espace, d'envahir la ville derrière mes silences.

Je serre la mâchoire. Ce n'est qu'une bataille de plus.

FIN

Vous voulez rémunérer notre démarche et, à terme, les auteurs que nous publions ? [Contribuez à Réticule sur Tipeee](#)

Marianne Ajac

J'ai 25 ans et je suis autrice de nouvelles, de poésie, d'histoires pour les enfants et de traductions et d'objets poétiques en tout genre. Mes nouvelles sont disponibles sur mon [profil Short Edition](#) et sur mon [Instagram](#).

https://www.instagram.com/marianne_atrabilis/

Disparition

Patrick Uguen

Elle avait tant désiré avoir ses règles, des seins ; justifier enfin, sur les plages, le haut de son maillot deux pièces. Jamais elle n'aurait cru qu'elle haïrait si intensément d'être devenue femme.

Un matin, elle s'était réveillée et s'était aperçue que les garçons étaient devenus autre chose, mais quoi ? que des compagnons de jeu. Depuis quelque temps, déjà, dans la rue, elle était devenue le centre de regards inconnus. On la sifflait, on lui proposait d'aller boire un verre. Des voitures pilaient ou klaxonnaient en la doublant. Elle en était à la fois flattée, gênée et effrayée. Elle avait treize ans. C'étaient des adultes. Mais son âge ne les arrêtait pas.

Elle avait changé de corps et il lui plaisait : elle acheta des tee-shirts plus échancrés. Elle prit plaisir à s'arrêter dans les rayons des dessous, à réfléchir, enfin, comme une grande, à la taille des balconnets.

Au collège, elle devint la cible de moqueries pleines d'attirance de la part des garçons, d'approches maladroitement. Ils l'évaluaient. On pariait sur le premier qui se la ferait. L'inintérêt qu'elle leur portait exaspérait leur attente. Des insultes, des moqueries vulgaires

fusaiet parfois dans les couloirs. Dans la classe, des filles l'interrogeaient : qu'est-ce que ça faisait de saigner tous les mois ? Comment on utilisait des serviettes ? Parfois, elle demandait à descendre à l'infirmerie. Si le professeur la questionnait, elle répondait hésitante et fière : « C'est pour un truc de femmes. » Elle devenait objet d'admiration ou de jalousie pour les autres filles, de convoitises pour les garçons. Elle se sentait, pourtant, plus seule aussi.

Un matin, la professeure principale présenta à la classe un nouvel élève. Elle l'installa non loin d'elle. Il sortit ses affaires. Il était méticuleux et hésitant. Il était... beau. Bien que ce fut son cours préféré, elle eut du mal à demeurer concentrée. Sans cesse, son regard était attiré par le nouvel arrivant. Lors d'un exercice de géométrie, Bilel s'agaçait sur une figure qu'il ne parvenait pas à tracer. En effaçant nerveusement son schéma, il renversa sa trousse dont le contenu se répandit au sol. La classe sursauta. Confus, il s'excusa, ramassa ses affaires. Mais, en replaçant sa trousse trop précipitamment sur sa table, il la refit tomber. Elle éclata de rire. Il se retourna vers elle, il lui sourit, elle se tut.

Une semaine après, ils sortaient ensemble, sans se montrer, des baisers furtifs et maladroits. Surtout le plaisir de faire le chemin main dans la main ou de rester à discuter le samedi assis sur les bords de Seine.

Un dimanche matin qu'ils étaient sous le pont de la voie rapide, assis enlacés, au bord de l'eau, un gamin les surprit : une photo de leur baiser qu'il envoya tout de suite aux garçons de la classe.

— On se voit à la piscine, cet aprèm' ? demanda-t-elle en se levant.

— J'ai hâte, répondit Bilel en l'embrassant de nouveau.

Le gamin photographie à nouveau, veule et satisfait.

— À tout à l'heure.

Un signe de la main. Il sourit en la voyant s'éloigner.

Les garçons de la classe reçoivent les photos dans la seconde. Ils sont jaloux et ne sont pas longs à organiser leur vengeance. C'était un photomontage grossier : le corps nu d'une femme aux seins opulents sur lequel on avait copié-collé son visage était assis sur un banc ; accompagné d'un commentaire signé Bilel : « Elle est bonne et elle te fait tout. » D'autres hommes l'entouraient. Tout le monde pouvait reconnaître l'endroit : un petit terrain de jeu à côté du collège. On avait rajouté : « Gang bang après les cours. »

La classe puis le collège furent rapidement au courant. En quelques heures la photo se répandit. L'ordure excita la frénésie de la diffusion.

Ils passèrent l'après-midi à la piscine.

Le soir, énervée par le comportement de certaines copines qu'elle y avait croisées, qui avaient ri à son

passage ou l'avaient évitée sans qu'elle comprenne pourquoi, elle décida de les contacter. Elle alluma son téléphone, alla sur les réseaux. Elle vit deux photos – un moment blanc, terrible et nauséeux – et l'interminable liste des commentaires : « Ça ne m'étonne pas ! Salope ! etc. » Bilel lui aussi avait lu les messages. Il avait multiplié les appels pour la rassurer et se disculper. Elle pâlit. Son cœur s'arrêta. Elle vérifia les messages, le fonctionnement de son portable, l'éteignit, le ralluma. Les commentaires avaient augmenté. Elle tentait de se persuader qu'elle rêvait, que c'était une blague mais la réalité opiniâtre, mauvaise, saturait les réseaux. Elle répondit, nia, appela ses copines qui ne lui répondirent pas ou éludèrent ses dénégations en des réponses vagues.

Elle passa la nuit à lire les commentaires, à pleurer. Jusqu'à une heure du matin, cela ne cessa pas. Puis, enfin, le silence se fit. Elle dormit à peine, un sommeil agité, plein d'angoisse, de honte et de révolte, entrecoupé de larmes. Au petit déjeuner, lorsque, tremblante, elle ralluma son portable, tout avait, déjà, recommencé. Ses parents, malgré ses demandes répétées, l'obligèrent à se rendre au collège. Plus elle s'en approchait, plus son ventre se révolvait. Sur l'avenue qui menait à l'établissement, elle longea le bus scolaire, bondé, arrêté à un feu rouge. Elle détourna le visage, tenta de passer inaperçue devant les vitres du

bus, vouta son dos, pria pour qu'on ne la reconnût pas, pour devenir invisible. Au début, il n'y eut aucune réaction. Puis elle sentit une agitation ; on l'avait reconnue, on frappait à la vitre, on riait, on l'appelait. Ne pas regarder, ne pas répondre. Mais les lazzi augmentaient. Elle n'y tint plus et releva la tête. L'obscénité et la vulgarité se collaient aux parois de verre. Des garçons mimaient des gros seins, d'autres arrondissaient leur main et faisait coulisser leur majeur dans le tunnel qu'elle formait. Elle s'éloigna, affolée, en larmes, courut s'accrocher aux grilles du collège, appela les surveillants pour qu'ils lui ouvrent tout de suite. Mais ce n'était pas l'heure. « Tu attendras comme les autres. Dans 10 minutes. Pas de passe-droit. » Les autres arrivaient, s'amassaient autour d'elle. Enfin la grille s'ouvrit, elle se précipita vers l'infirmerie pour s'y réfugier. Derrière elle, elle entendit la voix de Bilel, puis les éclats d'une altercation. Elle ne s'arrêta pas. Comment disparaître jusqu'à ce soir ? Comment faire pour qu'advienne déjà la sonnerie de fin de journée ? Mais ce fut celle du premier cours qui retentit. Elle dut s'y rendre, traverser les couloirs. En passant devant le bureau de la CPE, elle y aperçut Bilel et deux autres garçons. Les couloirs se transformèrent en arène. Elle apprit que Bilel avait été renvoyé une semaine. Il s'était battu dans la cour. On ne savait pas pourquoi. À cause d'elle évidemment mais il n'avait rien dit. Elle ne dit rien

non plus. La journée passa ainsi, finit par mourir. Elle patienta devant l'infirmierie que le collègue se vide, sortit la dernière, attendit aux abords que les bus s'en aillent puis rentra. Sur le chemin, comme d'habitude, des hommes étaient attablés au bar de l'angle. Ils la sifflèrent lorsqu'elle passa devant eux : « T'es bonne, tu sais ! Tu sucés ? » Ils se poussèrent du coude et rirent. Alors, c'était vrai ? Elle était vraiment comme ça ? Elle s'enfuit ; une honte immense, destructrice la saisit.

Le soir, quand ses parents rentrèrent, ils s'aperçurent que quelque chose n'allait pas. Ils l'interrogèrent. Mais comment leur dire ? Qu'est-ce qu'ils penseraient d'elle si elle leur montrait les photos, leur faisait lire les commentaires ? Peut-être qu'en ne disant rien, cela finirait par s'arrêter ? Elle se tut, prétextait une mauvaise journée, inventa un mal de ventre, de la fatigue, demanda à aller se coucher. Un Doliprane et au lit. Elle ne mangea pas.

Elle passa la nuit à lire la litanie odieuse des moqueries. Des prénoms nouveaux apparaissaient, le cercle s'élargissait. Elle ne parvenait pas à éteindre son portable, prise d'une fascination terrifiante et morbide pour l'ordure dont on la recouvrait.

Au matin, elle se leva épuisée, prit une douche. Devant le miroir, ruisselante et nue, elle s'observa, tenta de faire disparaître ses seins trop lourds en les comprimant sous ses mains ; elle s'écoœura devant son

ventre rond, son sexe à la pilosité blonde et encore rare, devant ses cuisses trop galbées. Ses lèvres aussi étaient trop rouges : elle voulut les effacer d'un revers de main. Mais elles restèrent les mêmes.

« Bouche à bites ! » disaient-ils. Elle fut prise de nausée, frappa le miroir, se blessa au poignet.

Son père se précipita, l'appela :

– Rima, ça va ? Qu'est-ce qui se passe ?

– Rien, j'ai fait tomber le miroir.

Son père entra dans la salle de bain.

– Tu t'es blessée ?

Il vit sa fille au poignet ensanglanté mais surtout, il la vit nue et, dans ses yeux surpris, il aperçut un corps qu'il n'avait jamais vu. Elle regarda son père la regarder ainsi.

– Va-t'en, va-t'en ! hurla-t-elle si violemment, si désespérément, qu'il recula et sortit, désarçonné.

Il rejoignit sa femme dans la salle à manger.

– Que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

– Rien, répondit-il distraitement, une petite coupure. Tu as vu le corps de notre fille ?

– Ben, oui ?

– Mais tu as vu ses formes ?

– Ben oui. Elle devient femme, tu ne t'en étais pas aperçu ?

– Ben non.

Ils déjeunèrent en silence. Elle s'était mis un pansement au poignet. Involontairement, son père ne cessait de l'observer, incrédule, admiratif et fier.

— Arrête, lui dit-elle sèchement.

— Pardon, ma chérie.

Elle ne mangea pas.

Au collège, les malveillances recommencèrent. Jour après jour, on inventait de nouvelles humiliations. En français, elle découvrit un sexe dessiné sur sa table. Elle l'effaça sans rien dire. Ses copines ne lui parlaient plus. Quand elle passait au tableau, on gloussait, on murmurait des commentaires. Les professeurs faisaient taire la classe, sans comprendre. À un interclasse, on colla le pantin d'une fille nue dans son dos. Elle ne s'en aperçut qu'à la fin de la récréation. Dès qu'elle le pouvait, elle évitait la cantine, prétextant des indispositions. Le soir, il fallait que ses parents insistent pour qu'elle avale quelque chose. Ils s'inquiétaient, la trouvaient fatiguée. Ils pensaient qu'elle entamait un régime, lui conseillèrent d'attendre, qu'elle était encore trop jeune pour ça. Alors elle se forçait à manger un peu de nourriture mais celle-ci restait comme bloquée dans l'œsophage. Chaque bouchée était douloureuse. Elle vomissait aux toilettes.

Elle passait ses nuits sur les réseaux : les insultes ne s'arrêtaient pas ; au contraire, elles se multipliaient, toujours plus méchantes.

Un jour, on commença à diffuser des photos d'elles prises en cachette au collège. On la voyait assise à sa table et on avait pris soin de bien centrer la photo sur l'entrecroisement de ses jambes, au ras de sa jupe, on avait pris un gros plan de ses seins. Elle se rappela qu'un garçon était tombé à côté d'elle dans le couloir et s'était étalé au sol. Le lendemain, elle décida de s'habiller de long. Malgré la douceur du printemps, elle s'effaça sous les vêtements.

Souvent, elle s'inspectait devant le miroir de la salle de bain que sa mère avait réparé. Cela faisait plusieurs jours qu'elle ne mangeait presque plus. Elle se mettait de face, puis de profil. Mais rien ne changeait : son corps de femme débordait toujours : trop de seins, de lèvres, de ventre, de cuisse. Elle les battait. Sur la tablette du lavabo, son père laissait souvent son matériel de rasage. Elle prit un sachet de lames.

Les vêtements longs masquaient la trace des cicatrices à l'intérieur de ses bras et sur sa poitrine.

Elle ne disait rien, n'en parlait à personne. Le seul lieu de réconfort était un réseau de filles : on la félicitait de ne plus manger. Elle y voyait les images fascinantes de filles si filiformes qu'elles n'avaient plus de sexe et presque plus de corps. La tranquillité du fantôme. On lui donnait des conseils pour continuer sans éveiller l'inquiétude des proches qui auraient ralenti ses progrès. Alors, elle recommença à manger. Ses parents,

qui craignaient un début d'adolescence difficile, retrouvèrent le sourire, d'autant plus que ses résultats scolaires ne chutaient pas. Elle vomissait ses repas dans les toilettes ou sur le chemin du collège puis se nettoyait la bouche avec une gorgée de listérine.

Au bout de quelque temps, enfin, elle remarqua qu'un écart était apparu à la jonction de ses cuisses, que ses joues s'étaient creusées, qu'elle avait de jolis cernes sous les yeux. Son ventre s'effaçait. Elle prit des photos, les diffusa : on l'applaudissait, l'encourageait. Une compétition s'était établie entre elles, à celles qui perdraient le plus de poids, qui auraient les cuisses les plus maigres. Elle décida d'en remporter un.

Bilel ne revint pas. Il lui envoya un message. Ses parents l'avaient inscrit dans un internat loin de la région parisienne.

Ses parents la soutinrent comme ils purent, minimisèrent aussi la gravité de la situation pour se rassurer. Elle leur disait toujours que tout allait bien, elle demeurait bonne élève. Elle souriait un peu moins, peut-être. L'adolescence est un cap difficile, tout irait mieux au lycée.

Lorsqu'elle fit un malaise au collège, on dut la dévêtir. On découvrit alors les traces de scarifications et on mesura l'ampleur de la dévastation de l'anorexie. On l'hospitalisa d'urgence dans un institut spécialisé. Le lendemain, ses parents eurent l'autorisation de la voir.

Ils lui apportèrent des affaires ; ils s'accrochaient à la valise de leur petite, coupables et terrifiés. Comment avaient-ils pu ne pas voir et ne pas réagir plus tôt ? Qu'avaient-ils raté ou fait pour provoquer cela ?

Elle, elle ne dit rien, regarde par la fenêtre de la chambre d'hôpital, leur tourne le dos, se recroqueville contre le rideau quand sa mère tente de l'approcher. Ils s'en vont sans réponse, sans savoir si son silence est de honte ou de rejet.

Comment s'est-elle procuré son portable ? Où le cachait-elle ? Personne n'a jamais su. Mais dès qu'elle est seule, elle l'allume. Sur les réseaux sociaux, ça continue. Des mots qui reviennent qu'aucune vague n'efface. Elle lit tous les messages puis les efface.

Un matin, l'hôpital appelle les parents. Cette nuit, elle a fracturé une issue de secours. Avant qu'on ait pu réagir, elle a sauté. Quatre étages. La mort des anges.

FIN

Vous voulez rémunérer notre démarche et, à terme, les auteurs que nous publions ? [Contribuez à Réticule sur Tipeee](#)

Patrick Uguen

Patrick Uguen a 54 ans, marié à une épouse qu'il préfère appeler compagne. Professeur de français. Il écrit depuis l'âge de 15 ans :

nouvelles de tous genres, théâtre, poésie. Lorsqu'il n'écrit pas, ne travaille pas, il explore et expo et théâtre ou fait du sport en courant après rien. *Alter Ego* aux éd. Autour de l'écriture, 2018 *L'imprimeur disparu*, parue dans le recueil *Déclinaisons meurtrières* aux PG com. éd., 2019 *Des gens bien*, recueil de nouvelles personnelles, aux Ed. Anovi *Les Voulves* aux éd. Publications dans les revues : La revue des Cents Faunes, Le traversier, L'encrier, Poétisthme

<http://www.lesdeuxcrepuscules.sitew.fr/>

CHR

Adam Repiro

Ma vie est d'une effroyable platitude ; les jours défilent et se ressemblent dans un ennui morose. Le temps est devenu mon ennemi : il se distord dans l'ennui, il se comprime dans les rares moments où un brin de joie émerge miraculeusement de la boue. Mon travail est un enfer, il est stressant et ennuyeux à la fois. Mes journées ne servent à rien, je suis spectateur de ma pauvre existence.

Pourtant, dans cet océan de négativité, de rares bulles d'air subsistent. Ce sont les moments avec mes amis. Même si je n'arrive pas à en profiter complètement, ils me font quand même du bien, je crois. Il y a quelque temps, j'ai réussi à négocier une semaine de congés avec mes connards de patrons. On a pris des billets d'avion pour la Sicile, avec trois copains : Julien, Guillaume, et Fanny.

Enfin, vendredi soir, la veille du départ, on se retrouve à l'appartement de Julien tous les quatre. Après cette semaine horrible, je revis un peu. La présence de mes amis me raccroche au monde et atténue la négativité. On rigole beaucoup, on picole un peu... et on vérifie les derniers détails. Il va falloir se lever à 3 h du

mat' pour être à 6 h à l'aéroport, ça va être compliqué mais ça va le faire. On finit les bagages, et on peaufine les détails : billets d'avion, dimensions et poids des bagages, et papiers. Ce dernier élément retient à peine mon attention : de toute façon, ma carte d'identité est toujours sur moi. Pourtant, cette fois, je la sors quand même. Toujours cette même tête de gamin sur la photo. En même temps, je l'ai fait il y a une éternité... Une bonne dizaine d'années. Par curiosité, je regarde la date de validité...

Elle est périmée depuis six mois. Je vérifie plusieurs fois, et une vague d'angoisse me traverse des pieds à la tête.

« Les gars, ma carte est foutue, je crois. »

Cela n'entame pas la bonne humeur des autres.

« T'inquiète, j'ai un pote à qui c'est arrivé, ils l'ont laissé monter dans l'avion ! dit Julien.

— Et puis ils ne vont pas te faire chier, t'as la même tête ! » renchérit Fanny.

Cependant, petit à petit, un silence gêné s'installe. Ils prennent conscience que cela pourrait bien être un problème.

« T'as pas de passeport ? me demande-t-on.

— Non, je ne suis jamais sorti d'Europe...

— Et le permis, ça passe ?

— Je ne pense pas.

– Merde... et puis, c'est pas comme si t'avais le temps d'en refaire une.

– Allez, dit Julien, de toute façon, ça ne sert à rien de se prendre la tête. On se débrouillera demain ! »

Le sujet ainsi clos, je me force à ne plus y penser jusqu'au lendemain matin. Comme prévu, nous partons au milieu de la nuit, autour de 3 h 30. Sur la route pour l'aéroport de Nantes, différents profils cohabitent : celui qui finit sa nuit, le conducteur concentré, la surexcitée comme un matin de Noël, et moi. J'étais dans un état de calme apparent, mais au fond, je suis stressé par cette histoire de date de péremption. Malgré moi, je finis toujours par remettre le sujet sur la table, même sur le ton de l'humour. J'ai vraiment, vraiment besoin de me rassurer. Je veux que quelqu'un me dise : « C'est sûr à 100 % que tu vas monter dans cet avion ».

Nous arrivons à l'aéroport largement en avance. Mon stress est monté d'un cran. À l'enregistrement des bagages, l'hôtesse me prend ma carte et mon billet... et ça passe ! On se regarde avec les autres d'un air victorieux. La première étape est passée ! Mais la partie n'est pas finie.

Je me sens comme un clandestin, comme un fugitif. Nous suivons un long couloir et nous arrivons à un point de contrôle par la gendarmerie. Je manque de défaillir : c'est maintenant, le moment de vérité. Je donne ma carte d'identité défaillante, pas plus utile

qu'une vulgaire carte de fidélité, à l'homme au regard sévère dans la petite cabine. Il ne semble pas remarquer que mon cœur bat à tout rompre. Son regard oscille plusieurs fois entre ma carte et mon visage, pendant une éternité. Je crois qu'à la fin j'ai arrêté de respirer.

Puis, dans un geste providentiel, tel un ange sorti d'un tableau de la renaissance, avec un halo de lumière au-dessus de sa tête (sans doute un néon), il me rend le bout de plastique bleu.

« C'est tout bon M'sieur. Bon voyage. »

Ô mon Dieu, Grande Source de toute chose, être bienveillant qui veille sur nous depuis le début et jusqu'à la fin, merci ! Merci pour ce miracle ! Le cœur léger comme rarement, je rejoins mes amis de l'autre côté. Ils m'accueillent dans de grands éclats de rire.

« Alors, tu vois ? Qu'est-ce que je t'avais dit ! »

Dopé par je ne sais quelle hormone, et abruti par la fatigue, je flotte sur un petit nuage. Mais oui ! Et pourquoi pas ? Pourquoi je serais toujours dans la malchance, dans la noirceur ? Paisiblement, on se dirige vers la porte d'embarquement, après avoir attendu une bonne heure.

Un petit homme moustachu se tient derrière un pupitre bariolé aux couleurs de la compagnie. Ses gestes rapides et sa calvitie bien avancée traduisent un naturel stressé. La file d'attente progresse lentement, mais sûrement. Tout va bien. Enfin, c'est à nous. Julien

passé. Guillaume passe. Fanny passe. Ils m'attendent devant le tunnel d'embarquement.

« Bonjour M'sieur, billet et pièce d'identité siouplaît. »

Comment ça ? Elles n'ont pas déjà été vérifiées ? C'est quoi ce délire ? Je lui tends les documents. Mais non, ne t'en fais pas, ça va aller. Un gendarme l'a contrôlée avant, donc je ne vois pas pourquoi un employé ferait tout capoter...

« Euh, M'sieur, elle est périmée votre carte là.

— Ah bon ? Mince !

— Vous avez un passeport ?

— Non, je...

— Attendez... on est en septembre, donc, un, deux... (il compte sur ses doigts). Ah non, ça fait plus de six mois. Elle n'est pas valide, désolé ! Mettez-vous sur le côté siouplaît, me dit-il platement, comme un prof de math.

— Mais je suis passé avec les gendarmes ?

— Ah bah y z'ont pas fait attention, qu'esse vous voulez. J'peux pas vous laisser monter. Suivant !

— Mais attendez, c'est pas possible ! Ça veut dire que je reste là ?

— Eh ben... oui ! Fallait faire attention, M'sieur. Si ça n'tenait qu'à moi je vous aurais laissé passer, mais j'avais avoir des problèmes si je fais ça. Parfait, merci ! Bon vol

Madame » dit-il en se tournant vers une passagère qui me regardait d'un air désolé.

Je lance un regard désespéré à mes amis. Je vois leurs visages décomposés : ils ont senti qu'il y a un problème. Ils haussent les épaules, l'air interrogateur. Je fais « Non » de la tête. Puis, d'un coup, la noirceur m'envahit. Des ténèbres froides, toxiques. Toute ma rancœur accumulée depuis un an, depuis le début de ce boulot de merde, prend forme humaine et devient... moi.

J'attrape mon sac et je pars sans rien dire, sous le regard médusé de mes amis et des autres gens de la file d'attente. J'entends, ou je crois entendre, des « Oh, le pauvre. C'est dur, quand même. »

Pour la première fois de ma vie, je me tape les entrailles d'un aéroport en sens inverse. Dans la mécanique huilée de ces giga-structures, il n'y a pas de chemin prévu pour les refoulés, les exclus comme moi. Je suis le chemin tracé par les flèches au sol, qui pointent la direction opposée.

Je repasse sous les portiques de sécurité. Les employés me regardent à peine : tant que je ne monte pas dans un avion, mon existence et le contenu de mes bagages leur sont complètement indifférents. Tel un saumon dans une cascade humaine, je remonte le flot de gens qui piétinent devant les portes d'embarquement. C'est un véritable chemin de croix. Ça

rouspète, ça souffle du nez... et ça décuple ma colère. Refais ça et je le pète, ton nez, sale pute. Merde, faut que je me calme. Afin d'éviter le drame, je demande à une employée s'il n'existe pas un chemin plus court vers la sortie. Elle me fait passer sous une barrière et me montre un escalier qui descend.

Deux minutes plus tard, je suis enfin dehors. Il fait toujours nuit, toujours froid. Je fume cinq cigarettes d'affilée. J'ai envie de hurler et de me liquéfier en même temps. Putain. La vie, parfois, c'est juste un océan de merde.

Comme un automate, je prends la navette pour la gare. Je sens que j'exhale une aura de haine, les gens me regardent bizarrement. Je prends le premier train pour rentrer, même s'il y a trois heures d'attente. Tant pis, je ne suis plus à ça prêt. Je l'ai mérité. Je m'assois par terre et j'attends sans rien faire. Ni lecture, ni téléphone, ni rien. Tout me révulse. À ce moment précis, je supporte à peine le fait d'exister. Au bout d'un moment, je monte dans le train. Je me surprends à rêver qu'il déraile.

Épuisé, tremblant, j'arrive enfin à l'appartement en début d'après-midi, dix heures après l'avoir quitté la fleur au fusil. Le soleil brille mais je m'en fous, je monte me coucher. Pendant plusieurs jours, je ne mets pas un pied dehors, je ne parle à personne, je ne réponds pas aux appels ni aux messages. Mes seules activités sont :

me nourrir de plats à emporter, fumer des clopes et me bousiller le cerveau devant des séries Netflix.

Au bout du cinq ou sixième jour, mon ami Jean-Baptiste ne me laisse pas le choix et passe me voir. Je lui raconte ma mésaventure et je reprends un peu goût à la vie. Je vois qu'il est un peu inquiet, et je commence à réaliser ce que je suis en train de faire. C'est-à-dire, n'importe quoi.

Quand il repart, j'ai accumulé assez d'énergie pour tenter une sortie. C'est la première fois que je respire de l'air frais depuis presque une semaine. Le monde est hostile, et je le lui rends bien. Pourtant je tente le coup.

Je vais me promener sur un chemin qui longe un bras de mer. L'air marin me vivifie, le soleil me recharge un peu. La noirceur est devenue gris foncé, c'est déjà ça. Je me remets à regarder autour de moi.

Tiens, un livre posé sur un banc...

Sans doute quelqu'un qui l'a oublié. Si j'allais voir ce que c'est ? Non ! J'aurais l'air de quoi si le propriétaire revenait à ce moment-là ? Je continue mon chemin...

Puis je m'arrête quelques mètres plus loin. Franchement, je ne risque rien à jeter un œil... Et de toute façon, il n'y a personne à la ronde. Je fais demi-tour. Le livre est toujours là. Je m'attends à quelque chose de mystique : peut-être est-ce le livre qui va changer ma vie ? Qui contiendra un message divin pour

moi ? Ou alors, un bijou de philosophie ? Ou au moins, un excellent roman ?

Je le saisis avidement et... bon, c'est une histoire à l'eau de rose, une fille qui crée des bijoux dans l'Angleterre victorienne. Fais chier. Tant pis. Je l'ouvre quand même.

Sur la page de garde, je remarque une inscription manuscrite. Il est là, le signe que j'attendais !

« CHR ».

Je cherche, mais ça ne n'évoque rien. Pas le moindre rapport avec ma vie. Je réfléchis encore... et des idées me viennent. Ça pourrait être le début d'une histoire : le héros trouve le bouquin et juste après, voit passer aux infos une scène de crime avec les lettres CHR écrites sur un mur avec du sang ; ou alors le héros trouve le bouquin, et juste après, deux gars en costume le kidnappent dans une fourgonnette.

C'est marrant. Peut-être qu'un jour j'en ferai une histoire...

FIN

Vous voulez rémunérer notre démarche et, à terme, les auteurs que nous publions ? [Contribuez à Réticule sur Tipeee](#)

Adam Repiro

J'ai 28 ans, breton d'origine et maintenant Aixois (en Provence), j'ai fait de longues études pour devenir notaire. Cependant, après avoir travaillé trois ans dans une étude notariale, ce dont je n'ai tiré que du stress et de la négativité, tout en faisant le deuil de mon père, j'ai pris conscience que la vie était trop courte pour ne pas tenter de réaliser ses rêves. Je sais, c'est cliché, mais je m'en fous. Cette remise en question a abouti sur une année sabbatique pour finaliser l'écriture d'un roman que j'ai commencé il y a trois ans. Je compte bien le publier cette année (souhaitez-moi bonne chance).

<https://www.instagram.com/adamrepiro/>